L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DES ANNONCES JUDICIAIRES:—NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 29 MAI 1846.

NOUVELLE-ORLEANS:
VENDREDI MATIN, 29 MAI 1846.

NOUVELLES IMPORTANTES DU SIEGE DE LA GUERRE.

PASSAGE DU RIO-GRANDE PAR LES TROUPES AMERICAINES.

FUITE de la PRISE DE MATAMORÖS.

Nous recevons des nouvelles du Rio-Grande qui vont jusqu'au 20 courant. Elles sont d'une haute importance par les résultats qu'elles constatent.

Le général TAYLOR a passé heureusement le Rio-Grande avec la plus grande partie de son armée. Ses opérations ont réussi sur tous les points: le 17, il s'était assuré de l'embouchure du Rio-Grande et avait jeté une avant-garde de trois à quatre cents hommes de l'autre côté de ce fleuve, sur la route de Barita. Le 18, des forces assez considérables franchissaient le fleuve, et s'emparaient de ce village sans n'éprouvant que peu ou point de résistance. Enfin il paraît que le 19, le général TAYLOR en personne est allé prendre possession de Matamoros que les Mexicains avaient abandonnée.

Ce qui précède résume ce qu'il y a de plus important dans les renseignements que nous recevons, soit par notre correspondance, soit par les *extraits* des journaux de Galveston. Remarquons que ces nouvelles mettent au néant le bruit qui avait couru, de renforts considérables arrivés au général Ampudia. Nos troupes ne paraissent avoir rencontré que peu ou point de forces mexicaines: ces forces semblent disparaître comme des ombres à l'approche du général TAYLOR.

Les différentes compagnies de volontaires paraissent être arrivées à fort bon port à Pointe-Isabelle.

En somme, ce dernier arrivage ne nous apporte que des sujets de félicitation sans une seule cause de regret.

—Le *Telegraph* auquel nous devons les nouvelles est parti le 20 de Brasos Santiago; il est arrivé heureusement à Galveston, mais il a dû rester dans ce port pendant trois jours afin de laisser passer un violent coup de vent qui s'est fait sentir dans le golfe et qui a causé un assez grand nombre de sinistres. Cette circonstance explique pleinement le retard qu'il a éprouvé.

[Extraits des journaux de Galveston.]

Le commis du Telegraph rapporte que dans la soirée du 17 courant, un détachement de 300 hommes de troupes régulières et 350 volontaires s'est dirigé sur Barita et s'en est emparé sans peine. Un dépôt militaire y a été établi. Dans la nuit du 19, un exprès du général Taylor est arrivé, annonçant que le général avait passé le Rio Grande et s'était emparé de Matamoros sans coup férir. Les Mexicains avaient abandonné la ville.

Deux régiments américains, moins 350 hommes, étaient dirigés quelques jours auparavant sur le Brasos-Point où ils attendaient les ordres du général Taylor. On croyait qu'ils devaient se diriger le 20 courant sur Matamoros, par la vieille route de Barita.

Le colonel McIntosh, le capitaine Page et tous ceux qui ont été blessés dans les combats du 8 et du 9, étaient à Pointe Isabelle. La plupart d'entre eux étaient en voie de convalescence.

Les désertions étaient, dit-on, très fréquentes dans les rangs des Mexicains.

—D'après le rapport du capitaine Wright, du bateau pilote L. M. Rayburn, le général Taylor avait franchi le fleuve le 18, avait pris de même pour sans éprouver de résistance la ville de Barita. Le 19, il avait déjà sur la rive droite du fleuve près de 3000 hommes, les volontaires seuls n'avaient pas encore passé. C'est ce jour-là qu'il devait aussi marcher sur Matamoros, et s'attendait à prendre cette ville sans avoir besoin de tirer un coup de fusil. Il n'avait plus entendu parler des renforts que devait recevoir Ampudia.

—Les Mexicains paraissent fort dégoutés de la guerre, si l'on en juge par le fait suivant: Le capitaine Sympton a dernièrement trouvé un Mexicain dans un hallier. Aussitôt que celui-ci se vit découvert, il mit ses armes, en disant qu'il combattait depuis un mois sans autres provisions que du pain et de l'eau, et qu'il désirait se rendre aux Américains, étant décidé à ne plus servir le gouvernement mexicain. Il ajouta que les deux tiers des troupes mexicaines en faisaient volontiers autant que lui.

—L'éditeur du *News* de Galveston a recueilli les particularités suivantes de la bouche du capitaine du *Télégraph*; elles nous paraissent assez intéressantes pour être reproduites, bien que nous n'en ayons point la primeur.

Un fait à peine croyable, c'est la manière dont s'est échappé le capitaine Thornton, au moment où sa compagnie était enveloppée par l'ennemi. Après l'avoir porté en sûreté au-delà de la barricade, il sauta entre, son cheval sauta lestement par-dessus de hautes barrières et de profonds ravins, traversa le Rio Grande au-dessus de Matamoros, puis passant au-dessous de la ville pour revenir de ce côté de la rivière, il essuyait de franchir un large fossé quand le pieds lui manqua de telle sorte qu'il s'abattit avec son cavalier. Le capitaine Thornton perdit connaissance, et c'est alors qu'il tomba au pouvoir des Mexicains. A la suite de la bataille du 9, il fut échangé et rendu à l'armée.

Le capitaine Auld pense que le nombre total de nos tués et blessés s'élève à peu près à 300. Outre ceux qui ont été transportés à St. Joseph, il y en a environ quarante à Pointe-Isabelle. Il est rare des blessures si graves, qu'il n'est pas question de les transporter ailleurs. Il est probable cependant que nous en rechapperont, à l'exception de trois. Parmi les prisonniers Mexicains, il y en a trois qui n'ont jamais quitté leurs rangs.

Après avoir été blessé au bras, le colonel McIntosh a reçu dans la bouche un coup de baïonnette qui lui a percé un des côtés de la tête. On espère qu'il n'en mourra pas. Le brave et estimable capitaine Page est dans une bien triste position, un biscaïen lui a cassé la mâchoire et enlève une partie de la langue et des gencives. Il vit encore pourtant; mais il lui est tout à fait impossible de parler. Il communique ses pensées en écrivant sur une ardoise, et ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté qu'on peut lui administrer quelques alimens. Il ne désire pas vivre en pareil état; mais il aime à manifester la joie que lui cause le succès de nos armes. Aux questions qui lui sont adressées sur la bataille du 9, il répond gaîment par écrit: "Nous avons envoyé les Mexicains au diable." Tous les rapports s'accordent à dire que, dans les journées du 8 et du 9, les Mexicains ont combattu avec un courage et un acharnement qui feraient honneur aux troupes de toute nation. Ils étaient dans un état d'abnégation dénuement, et on leur avait promis tous les vivres et toutes les munitions qui se trouvaient dans le camp américain, s'ils parvenaient à remporter la victoire. Ils soutinrent admirablement les charges de nos escadrons et subirent, sans fléchir pied, le feu de nos artilleurs, que nous faisions sur eux, jusqu'à ce que leurs retranchemens fussent encombrés de morts et de blessés.

—On lit dans un autre journal de Galveston:

Le sloop Orange Branch, capitaine Underhill, arrivé en 24 heures de Indian Point (près du port de Lavaca), à Galveston, annonce qu'environ cent hommes presque tous volontaires allemands, venant de Indian Point, s'étaient embarqués à bord du sloop Wash Ingtin pour Pointe Isabelle.

Le capitaine Underhill ajoute que des nouvelles parvenues à Victoria, annonçaient que 100 Allemands qui escortaient une centaine de wagons partis de New Braunfels pour la colonie de San Saba avaient été attaqués à 70 milles par plusieurs milliers de Comanches, et qu'ils avaient été forcés d'abandonner leurs wagons, et de chercher dans la fuite la conservation de leur existence.

Des nouvelles venues de Port Lavaca, annoncent que des corps considérables de tribus indiennes, en y comprenant les Comanches, rôdaient dans les environs des retranchemens des Américains, en face de Matamoros, avec l'intention de se joindre aux vainqueurs et de contribuer à la défaite des Mexicains.

(Correspondance particulière de l'Abeille.)

POINTE ISABELLE, 18 mai 1846.

Je vais partir avec le régiment Washington et un bataillon du régiment Jackson, qui vont prendre position sur le Rio-Grande. On dit ici que nous allons passer le fleuve à 20 ou 25 milles au-dessous de Matamoros, tandis que le général Taylor le passera en face de son camp. Nous emportons des provisions pour trois jours.

Notre compagnie avec celle du capitaine White, a été faire une reconnaissance sur la route de Matamoros, sans parvenir à rencontrer un seul Mexicain. Nous avons en cependant une alerte; notre avant garde a crié: aux armes, et nous nous sommes forcés en ordre de bataille; mais nous n'avons trouvé à combattre qu'une troupe de petits chevaux sauvages.

Les renforts abondent; il y a ici maintenant près de 6000 hommes. Parmi les nouveaux arrivés, se trouvent le général Smith et le Col. Marks.

Un exprès nous annonce que les indiens se sont montrés dans les environs de Corpus Christi, et qu'ils se sont livrés à de nouvelles déprédations. On va sans doute envoyer des dragons à leur poursuite.

Le tambour bat; il faut que je m'arrête. Cette lettre partira sans doute par l'Alabama qui nous quitte dans quelques heures. Tous les bâtimens venus de la Nouvelle-Orléans ont fait d'heureuses et courtes traversées.

P. S. Embouchure du Rio Grande est maintenant en notre pouvoir, et les opérations offensives vont sans nul doute succéder aux défensives.

Le Régiment de Jackson [illegible] entier vient de partir. Nous avons le moral sur le [illegible] et nous n'attendons plus pour faire comme le [illegible] et moi: Marche.

CAPORAL.

LA LEGION DE SAINT-LOUIS (Missouri) est arrivée hier, ayant un total de 6[illegible] soldats et officiers, et est sous le commandement de colonel A. R. Easton. La belle tenue de ce corps a attiré l'admiration de tout le monde.

BATAILLON D'ARTILLERIE.—De corps, si distingué par sa tenue et sa discipline, a été définitivement départir pour les forts Jackson, Plequemines et des Petites Coquilles, sous la conduite du major Gally. Il se composera, en le mit, de trois compagnies, formant [illegible] 200 hommes, tous [illegible] de la plus parfaite ardeur.

Voici la liste des officiers:

[illegible] Capitaine Gi[illegible]
[illegible] et Dessaussure, lieutenants.
[illegible] Capitaine Hu[illegible]
[illegible] et Lavigne, lieutenants.

EUROPE.

GRANDES RUMEURS—On lit dans les journaux de Baltimore du 21 courant:

Arrivée du Britannia,

NOUVELLES IMPORTANTES.—MORT DE LOUIS-PHILIPPE. REVOLUTION EN FRANCE.

Par le bateau de 11 heures, arrivé la nuit dernière de Philadelphie, nous avons reçu de passagers le rapport que le vapeur *Britannia* avait été télégraphié à Boston; que Louis Philippe était mort et que ce triste événement avait été immédiatement suivi d'une révolution. C'est là le seul renseignement que nous ayons pu recueillir attendu que le bateau n'a point apporté de malle.

Nous donnons ce bruit tel qu'il nous parvient, sans le garantir le moins du monde. Loin de là, nous sommes pour notre part fort tentés d'en douter. Louis-Philippe jouissait d'une santé excellente au départ du *Cambria*; sa constitution semblait lui garantir encore une longue existence; rien chez lui ne rendait le moins du monde probable une fin aussi prompte. D'un autre côté une révolution en France ne s'opère pas sans des motifs réels, sans des causes qui se font sentir longtemps à l'avance; elle s'annonce au moins par quelques signes précurseurs. Nous ne serions nullement surpris que ce bruit, uniquement basé sur un rapport de passagers, ne fut pas plus fondé que ceux qui ont couru avant-hier et que nous avons enregistrés: c'est-à-dire la démission du cabinet de Sir Robert Peel et la dissolution du Parlement anglais. Ce n'était absolument qu'une invention de quelque spéculateur. La malle de demain nous apprendra sans doute ce qu'il y a de vrai dans toutes ces histoires.

P. S.—Un de nos confrères qui contait fort bien la route du Nord, nous affirme qu'il est impossible que la nouvelle de la mort de Louis-Philippe soit arrivée à Baltimore comme on le raconte. Il a lui-même, par voie télégraphique, des nouvelles de Philadelphie du 20 à 8 heures du soir, et il n'était pas question de rien de pareil dans cette ville.

DE MATAMOROS A MEXICO.—Maintenant que le général TAYLOR a passé le Rio Grande, et qu'il se trouve en mesure d'entreprendre cette invasion militaire du Mexique que paraît être dans la pensée du gouvernement, on se demande tout naturellement quelles chances et quels obstacles doit présenter une expédition de Matamoros à Mexico. Voici la réponse que nous trouvons dans le *Journal du Commerce* de New York, réponse que notre confrère doit à un négociant qui a résidé à Matamoros pendant huit ans:

"Les troupes qui marcheraient de Matamoros à Mexico, auraient à traverser une foule de défiles et de bois, à franchir de nombreux cours d'eau sur lesquels on ne trouve point de ponts; il leur faudrait, en outre de leur bagage ordinaire et de leurs munitions, emporter avec elles leurs provisions, et même leur eau dans une bonne partie de la route; car il y a des parties du Mexique où, sur un espace de soixante milles, il est presque impossible de se procurer de l'eau.

"Les Mexicains entendent fort bien la guerre de guérillas, et ils l'aiment; si bien que si, notre grande armée de cinquante mille hommes devait entreprendre ce voyage, en emportant avec elle les dix millions de piastres qu'on lui a votés, il est plus que probable qu'il ne resterait pas grand'chose sont des hommes, sont de l'argent, quand le cortège atteindrait la celèbre cité des Incas.

"Nous espérons que si une pareille expédition doit être entreprise, les hommes du 54e 40' n'hésiteront pas à marcher en tête de la colonne. Il y a de bien plus riches espérances de ce côté que par delà le 49e. Que le général Cass s'en aille par cette voie à Mexico et qu'il en revienne, il aura alors le droit de traiter de lâches le commun des hommes."

Si l'on dégage ce petit article de ce qu'il peut avoir de polémique, il reste ce résultat bien clair, c'est qu'une expédition de Matamoros vers Mexico présente des difficultés quesque insurmontables; c'est que les déserts du Mexique dévoreraient nos troupes comme les déserts de la Lybie dévorèrent les Phalanges d'Alexandre. La seule grande route peut-être qui existe au Mexique, c'est celle qui va de Vera-Cruz à la capitale de la République; c'est l'ouvrage de l'ancien gouvernement Espagnol, et elle a été réparée avec soin depuis sa création. Quelques autres routes rayonnent aussi de Mexico vers divers points, mais elles sont de peu de longueur; et des rives du Rio Grande jusqu'au plateau où s'élève la ville de Montézuma, on compte quelque chose comme neuf cents milles d'un pays à peine frayé, d'un pays stérile, où l'on a grand'peine à faire passer des wagons et des voitures. La nature a plus fait pour Mexico que ne feront jamais ses quelques forteresses et ses *prétendues* armées qu'un souffle fait évanouir.

La presse du Nord discute avec une grande liberté de langage, non seulement la conduite du gouvernement, mais encore les premières opérations du général Taylor. Le *Courrier des Etats-Unis* qui, dans ces derniers temps, s'est distingué par une assez grande verdeur de critique, n'a rien de plus virulent que certains articles des journaux de Boston. L'*Advertiser & Patriot* entre autres, lance une philippique des plus amères tout à la fois contre le Président et contre le Congrès:

"La panique sous l'impression de laquelle ont agi l'administration et le Congrès, a la même origine que la démonstration faite par des forces qu'on avait jusqu'alors tenues avec un souverain mépris, est presque ridicule. Que tout le pays soit mis en alarme par le mouvement de quelques régiments de mauvaises troupes mexicaines, mouvement qui a pour but non pas d'envahir une frontière sans protection, mais de marcher vers un camp fortifié, défendu par la moitié de l'armée des Etats-Unis, c'est là une bien triste preuve du manque bien absolu de confiance, de la part du peuple, dans ceux qui dirigent nos affaires.

"Afin d'augmenter les alarmes, le Président demande au Congrès des pouvoirs extraordinaires, et une levée d'hommes non moins extraordinaire, ainsi qu'un crédit considérable.... Et tout ce qu'il demande lui est accordé avec la plus extrême précipitation.

"Si une semblable panique peut être produite dans le Congrès par une menace venue du Mexique, menace dirigée non pas contre une population sans défense, mais contre le plus nombreux corps d'armée que nous ayons réuni depuis trente ans, que devraient-on attendre de notre législature nationale, si elle venait à apprendre tout-à-coup que des forces bien autrement redoutables rôdent le long de nos côtes, toutes prêtes à fondre sur toutes les villes et tous les ports de l'Atlantique, d'où l'on a retiré toutes les garnisons!"

Biographie du général Winfield Scott.—Nous avons reçu de Baker & Co., libraires, rue du Camp, No 83, un exemplaire de la Biographie du Général Winfield Scott, écrite par Edw. D. Mansfield et publiée à New York par A. S. Barnes & Co. C'est un élégant volume bien imprimé, donnant des détails fort intéressans sur cet officier si distingué. Dans les circonstances actuelles, au moment où le général Scott va peut-être reparaître sur le champ de bataille, ce livre possède un vif intérêt, et nous sommes convaincus qu'il sera fort recherché.

Revue Trimestrielle du Sud.—Nous avons sous les yeux le *Southern Quarterly Review* du mois d'avril qui renferme un bon nombre d'articles d'un haut intérêt, parmi lesquels il faut citer un beau travail sur la *situation actuelle de la Palestine*; quelques pages remarquables sur les *Ecrits de Hugh S. Legare*, ex-avocat-général des Etats-Unis; un excellent aperçu d'économie politique, intitulé *Manufactures*; des réflexions tout à la fois sages et hardies sur notre *Armée du Texas, &c.* Mais nous nous arrêtons avec un plaisir particulier sur un article raisonné consacré à l'*Histoire de la Louisiane* de notre compatriote Charles GAYARRÉ. Voici comment l'auteur qui signe J. S. W. s'exprime à propos de ce livre:

"Tout ouvrage qui répand la lumière sur les origines historiques d'un peuple, se fait avec intérêt et attention, et, dans le premier volume de l'histoire de M. Gayarré que nous avons sous les yeux, nous trouvons une narration circonstanciée de tous les travaux et de tous les périls qu'ont eu à souffrir les fondateurs de la Louisiane, écrite d'un style net élégant et plein de lucidité. Les citations empruntées aux lettres et aux rapports que les colons eux-mêmes écrivaient dans leur langue maternelle aux ministres et à leurs amis de France, donnent une peinture vivante des espérances, des vues et des mérités de ces hommes intrépides.... Afin de conserver le style dramatique (si l'on peut nous accorder cette expression) l'auteur a cru devoir employer la langue française. S'il avait montré les personnages qui figurent dans ses pages, écrivant et parlant anglais, le *contre-temps*, l'incompatibilité du ness aurait été nécessairement désagréable. Les sources authentiques d'où M. Gayarré tire ses matériaux de son livre, ajoutent considérablement à sa valeur. Il écrit comme un ardent compatriote, comme un homme fier de son Amérique, fier de son Etat natal. Enthousiaste dans son style, les plus simples incidents prennent une chaude couleur; et les sentimens qu'il montre intéressent le lecteur et tiennent son attention éveillée. Son style a la plupart des qualités du style historique, tout à la fois plein d'énergie et de dignité. La position qu'il a occupée précédemment au Sénat des Etats-Unis, et le poste élevé qui lui a été confié dans son Etat natal, sont des preuves suffisantes de son talent et de la large place qu'il occupe dans l'estime publique."

Après cette appréciation générale du mérite de l'auteur, l'article donne une analyse complète du livre lui-même et trace rapidement l'esquisse du sujet dont M. Gayarré a peint le tableau complet; il contribuera considérablement, nous le croyons, à répandre dans les autres Etats du Sud ce livre qui a été déjà si bien accueilli parmi nous. Ce ne sera qu'une juste récompense des travaux de M. Gayarré.

☞ On lit dans le *Courrier* d'hier soir:

"Le *Chateaubriand*, capitaine F. Laborde, arrivé ce matin, rapporte être parti du Havre le 10 avril, avec un plein chargement de passagers, le 25 mai il est entré dans le fleuve. Se trouvant dans le S. O. de Tortugas, à environ vingt-cinq lieues, il a apperçu une goëlette se dirigeant sur lui; arrivé à peu de distance, il a arboré ses couleurs, ce que la goëlette voyant, elle a serré le vent et s'est désignée sans doute comme un navire de la partie, il a envoyé un [illegible] d'hommes à bord, ce qui l'a fait [illegible] emporter par le capitaine Laborde."

LEGISLATURE DE LA LOUISIANE.

SENAT.—Jeudi, 28 mai 1846.

La séance s'ouvre, comme d'ordinaire, par la lecture du journal de la veille et la présentation de mémoires et pétitions.

M. Swanton propose de s'occuper de la résolution qui enjoint aux représentans et sénateurs de la Louisiane au Congrès de s'appliquer à faire passer le bill des indemnités françaises et mexicaines.

Cette motion fait naître un vif débat, qui se termine par le refus de suspendre les règlements.

M. Dapré réclame la prise en considération du bill qui ordonne d'ouvrir un scrutin spécial dans la paroisse de St. Landry, à l'effet de s'assurer si les habitans de ladite paroisse désirent transporter le tribunal de justice, du village des Opelousas où il est actuellement, à celui de Washington.

M. Cook propose d'amender le bill par l'insertion d'une clause portant que le tribunal de justice ne sera transféré à Washington qu'autant que la majorité absolue des votans se sera prononcée pour la mesure.

Cet amendement est repoussé après une assez longue discussion.

Le bill subit encore ses différentes lectures et passe.

Le Sénat donne son concours au bill de la Chambre pour régler l'inspection des tabacs.

L'acte pour pourvoir au transfert des causes, dossiers et archives des anciennes cours à celles établies en vertu de la nouvelle constitution, dans toutes les paroisses de l'Etat, autres que celles d'Orléans et de Jefferson, est pris en considération et passé.

Après avoir délibéré sur d'autres bills qu'il est inutile de rapporter, vu leur peu d'importance, le Sénat prononce la discussion de l'acte pour organiser le département du trésor, puis s'ajourne.

6 heures du soir:—Le Sénat siège à huis-clos.

CHAMBRE DES REPRESENTANS.

Jeudi, 28 mai 1846

M. Mather présente une résolution qui enjoint à l'ingénieur d'Etat de visiter, pendant l'ajournement de la Législature, cette portion de la paroisse St. Jacques comprise et désignée sous le nom de Côtes des Allemands, et de rapporter en janvier 1847, sur la nécessité et sur le cout probable de la construction d'un chemin public de cette Côte au Mississipi.—Adopté.

M. Williams présente une résolution qui requiert nos sénateurs et représentans au Congrès d'user de tous leurs efforts pour l'adoption d'une loi conférant à la Législature de cet Etat le pouvoir, sous telles restrictions que le Congrès croira nécessaires, de vendre toutes les réserves des dites terres publiques ou parties d'icelles, et d'appliquer le revenu de la dite vente au bien des intérêts, à l'entretien des écoles primaires.

Adopté.

M. Farrar présente une résolution qui interdit, à partir de ce jour la présentation de tout nouveau sujet sans le consentement des quatre-cinquièmes de la Chambre.—Adopté.

M. Vason, du comité de finances, auquel avait été renvoyé le bill du revenu de l'Etat, le rapporte sans amendement important. Cet acte détermine le taux des taxes et les objets qu'elles atteignent, indique les propriétés qui ne sont point taxables, fixe le montant des taxes que doivent payer les citoyens suivant leur commerce, profession ou occupation. Il établit, sans la taxe du revenu, etc., etc. Il est en quelques minutes adopté section par section; puis sur l'adoption finale, le vote donne 30 oui, et 25 non. Ce bill est donc rejeté!

M. St Martin fait la motion de reconsidérer ce vote. Cette motion donne lieu à un débat fort long et fort animé dans lequel prennent une part fort active MM. Philips, Moise, Farrar, Conrad et Vason. Le bill est enfin reconsidéré, et sur son adoption définitive, il ne partagent comme suit:—26 oui, 31 non—ainsi le bill est rejeté!

L'Orateur soumet à la Chambre la résignation de M. Hermitte de la paroisse de Lafayette, M. James M. Moore, lequel est nommé avocat de district.—La résignation est acceptée.

La Chambre s'occupe ensuite du bill pour établir un collège qui sera désigné sous le nom de "Collège Jefferson". Elle prend en même temps le rapport de la majorité et de la minorité sur ce sujet. Mais sur motion de M. Texada, la discussion est renvoyée au troisième jour de la présente session.

La Chambre doit se réunir de nouveau à 6 heures

CHAMBRE.—*Séance du soir.*—Le bill autorisant C. Oliver et autres à desssécher le Grand Marais, dans la paroisse de Ste Marie, a été adopté.

Le bill pour protéger l'Etat de pertes sur les bons fournis en faveur des banques hypothécaires, a été longuement débattu et adopté après la troisième lecture.

La Chambre a ensuite pris le bill pour venir au secours de Wm Langfitt & Co. Après de grandes discussions il a été adopté.

Le bill sur les encanteurs a été pris en considération, mais la Chambre n'a rien décidé et s'est ajournée à demain.

Chronique Locale.

Enza Davis, demeurant rue Philippa, entre Canal et Commune, a été arrêtée hier pour vente illégale de liqueurs, elle a dû donner une caution de $500.

—Joseph Dennis a passé la nuit du 22, dans une maison dont la porte a souvent de mauvaises nouvelles. Cette maison est située à l'encoignure des rues Bienville et Tréme, compte parmi ses criminelles locataires une miss Mary Green, qui est la première. Le plaignant s'est vu enlever le matin à son petit lever sa montre d'or évaluée à $125 et son cachet évalué à $40. La montre a été retrouvée chez un prêteur sur gages qui l'avait achetée $50.

—Edward King a été arrêté par la police de la 2me municipalité, et a fourni caution de $1000, pour avoir cruellement battu dans la rue Claiborne, Samuel McIntyre, qui est dans son lit par suite des coups qu'il a reçus.

ENQUETE.—Le coroner Spedden a fait hier la levée du corps d'un jeune nègre qu'on a trouvé noyé dans le fleuve. Il ne portait aucune marque de violence.

KENTUCKY.—"Les différentes compagnies de la Légion de Louisville, dit le *Journal* de cette ville, sous le jour du 21, sont au grand complet. Les volontaires d'entre elles ont même plus que leur complément. Les Gardes ont été passés en revue par le gén. Dudley, adjudant-général de l'Etat, et leur discipline a mérité l'approbation universelle."

Ces différentes compagnies ont dû se rendre le lendemain au camp de Oakland.

Le Tennessee, l'Indiana et tout l'Ouest sont animés du même esprit que le Kentucky.

CONGRÈS.

Séance du 20 mai 1846.

SENAT.—M Turney présente une résolution qui propose de ne plus accorder d'emplois actifs aux militaires âgés de soixante ans révolus.

Les résolutions relatives à la vente des terres minérales appartenant aux Etats-Unis, sont envoyées à l'impression.

M Ashley, du comité judiciaire, rapporte un bill pour remettre en vigueur les lois destinées à décharger les débiteurs insolvables du gouvernement.

Le bill pour régler les réclamations basées sur les spoliations françaises revient en discussion; mais rien ne se termine à ce sujet.

CHAMBRE DES REPRESENTANS.—M Stewart de la Pennsylvanie présente une résolution qui alloue aux volontaires une solde de $10 pendant le cours de la guerre, et leur accorde, à la fin de cette guerre, 160 acres de terre, revertables en cas de mort sur leurs héritiers.

Cette résolution soulève des objections; M. Stewart demande une suspension des règles, mais elle lui est refusée par 72 non contre 70 oui. La plupart des amis de l'administration ont voté dans la négative. Ils veulent bien la guerre, mais ils ne sont pas disposés à payer les services rendus.

M. King de la Géorgie, du comité maritime, rapporte le bill pour la construction de douze vapeurs et d'une frégate en fer, au prix d'environ $5,000,000.

La Chambre se forme en comité général pour l'examen du bill des dépenses civiles et diplomatiques. Le vote de M. Mure de Rudesgens, enfin Champouvrier et sa femme disparurent à leur tour, appelés tous par Montéclain. Julie se trouva seule avec M. de Montaleu et son fils.

—Oh! dit-elle toute tremblante à M. de Montaleu, pourquoi s'éloignent-ils donc tous?

—J'espère que vous les reverrez tout-à-l'heure, à moins que....

Un signe à sous M. de Montaleu et le colonel.

—Qu'est vous me laissez seule? s'écria Julie.

—Vous me reverrez dans tous les cas, lui dit en souriant M. de Montaleu. A bientôt, mon enfant, à ce soir.

Le colonel et M. de Montaleu s'éloignèrent, et Julie resta tout à fait seule.

Elle demeura un moment immobile au milieu de cette salon étincelant de bougies. Pour la première fois de sa vie elle se trouvait, et se trouvait seule, tout autour d'elle, une longue suite de portraits, qui tous semblaient la regarder curieusement. Julie était dans un état de trouble inexprimable, elle prévoyait pour elle un grand événement, mais elle n'osait en faire une espérance.

Tout un venir, sans doute, mais qu'allait-il lui dire? Elle n'était elle pas trop jeune? n'avait-il préparé quelque justification à son innocence, qu'un hommage à son bonheur?

Julie se sentit prête à étouffer. Son cœur battait avec violence et s'arrêtait tout à coup. C'était une appréhension si douloureuse qu'elle appuya sa main sur son cœur, et sentit que, sous ses doigts, la lettre qu'elle avait reçue le matin même a son tour frémissait. Elle cherche avec anxiété autour d'elle, comme pour implorer appui contre elle-même ses yeux rencontrent tous ces yeux qui l'entouraient, et elle y arrêta ses regards comme pour leur demander appui et conseil. Mais la même fière et hautaine de la jeunesse de ces guerriers enchaînés dans leurs armures, de ces femmes couvertes de perreries, semblaient repousser les prières de Julie. Son regard errant de toile en toile parlait de devoir pas trouver un visage ami, lorsqu'il rencontra un portrait représentant une femme jeune, belle, mélancolique, et qui pouvait d'un regard d'amour un sourire fermé.

Le visage, Julie le reconnut. C'était bien le front ceint et pâleur de Montéclain, c'était bien sa lèvre dédaigneuse, son nez d'aigle, son œil brûlant, sa taille et racle chevelure; cette femme était sa mère.

Rien ne manquait à cette ressemblance parfaite. Seulement tout était plus doux dans ce visage, le rayon de l'œil était voilé, le front s'inclinait, et quelque chose de résigné avait effacé l'orgueilleuse expression de la bouche.

Julie s'arrêta à ce portrait, et, joignant les mains elle murmura tout bas

—Protégez-moi, madame, protégez-moi!

Un léger bruit se fit entendre; elle se retourna et aperçut Montéclain.

Il approche d'elle, la salua respectueusement, et lui fit signe de s'asseoir. Elle lui rendit son salut et se laissa aller sur le fauteuil placé au-dessous du portrait de la mère de Montéclain, car elle était incapable de se soutenir.

Il faut que vous me pardonniez, madame, lui dit gravement Montéclain, de vous avoir enlevé l'un après l'autre les amis qui vous entouraient tout à l'heure, je dois vous expliquer pourquoi je l'ai fait.

Julie s'inclina. Elle frémissait de tout son être, elle sentait qu'il lui fallait subir de cet entretien heureuse ou condamnée.

—Pour mettre un terme aux mille intrigues qui s'agitaient autour de vous, continua doucement Montéclain, j'attendais de Paris des papiers qui viennent de m'arriver; et j'ai dû les remettre à chacun de ceux qu'ils concernaient.

—Vous avez fait ce qui était convenable, j'en suis sûre.... fit Julie d'une voix faible et émue.

—Pardon, reprit Montéclain; veuillez me laisser tout vous dire. Brias, débarrassé de toutes les *dettes* qui le tourmentaient, quitte demain ce pays, et bientôt la France.

—C'est bien, dit Julie, et Sylvie?

—Mme de Champmontain rendra bientôt à son époux l'affection qu'il n'avait perdue que par sa faute, et qu'il sera heureux de retrouver maintenant.

Oh! c'est bien! monsieur, c'est bien! repartit Julie.

—J'espère, dit Montéclain en souriant, avoir procuré à M. de Rudesgens plus de repos dans sa maison, en montrant à sa femme que l'indulgence sert quelquefois à qui en a besoin, et je l'ai mise elle-même à l'abri d'un véritable malheur, en détruisant, d'une part, les traces d'une faute cruelle, et en avertissant M. de Rudesgens, d'une autre part, qu'il n'était pas juste de chercher aujourd'hui à éclaircir des soupçons qu'il avait repoussés jadis lorsqu'il sollicitait pour sa fortune de Mlle de Van Market. Le pardon mutuel est un commencement de bonheur.

—C'est juste, monsieur, dit Julie.

—Enfin, continua Montéclain, j'ai remis à M. de Montaleu les preuves écrites de l'innocence d'une pauvre mère qui a longtemps souffert, et je lui ai donné le droit de reconnaître pour son fils, l'un des hommes les plus braves de notre époque, la plus belle espérance de notre armée, un de ces cœurs enfin qui font une renommée au nom qu'ils choisissent, qui ajoutent une gloire au nom qu'ils reçoivent.

—Oh! merci pour eux, monsieur. Vous avez sauvé les uns du danger, vous avez rendu aux autres le bonheur. Dieu vous récompensera de ce que vous avez fait pour eux.

—Je n'ai rien fait pour eux, repartit Montéclain... vous le voyez, madame, cependant je me vante de vous avoir de tout ce que j'ai pu faire dans vos regards de bonté et d'indulgence; je ne parle du peu de bien que j'ai fait et que vous avez inspiré, et je vous demande si vous êtes contente.

—Ah! monsieur, dit Julie, dont le trouble faisait frémir la voix.... ma croyez-vous si injuste, si ingrate?....

—Non, madame, reprit Montéclain, non; je vous crois juste, je vous reconnaissante, et c'est pour cela que je vous demande la permission de tout vous dire. Cependant, avez-vous d'autre lien, cachez une chose; vos amis sont encore dans ce château, au moindre appel de votre voix, ils viendront à vous. C'est ma maison, madame, mais ici vous y êtes, c'est moi qui suis chez vous. Si ce que je vais vous dire, madame, vous paraît étrange, si une seule de mes paroles vous alarme, chassez du moins la crainte qui pourrait vous faire croire que je veux abuser de votre présence ici, pour vous tenir un langage que vous ne devez pas entendre. Vous êtes reine et maîtresse dans cette maison, madame; vous y êtes assise à la place où s'asseyait ma mère, au-dessous de son image, qui me voit, qui m'entend et qui vous protège.

—En vérité, monsieur, dit Julie les yeux baissés et le cœur oppressé, je n'ai aucune crainte, aucune appréhension.

—Il faut plus, madame, ajouta Montéclain, il faut avoir de courage.

—Du courage! fit Julie.

—Oui, madame.... veuillez ma comprendre. Vous vous engagez envers moi; vous prenez mes devoirs et les vôtres, et vous êtes trop noble et trop [illegible] pour vous causer un chagrin à l'homme qui vous a sauvé l'honneur et la vie.

—Pour moi.... monsieur! fit Julie toute tremblante de ce mot tant espéré.

—Pour vous seule, dit Montéclain, et je l'ai fait parce que je vous aime, madame.

Julie rougit et se sentit prête à pleurer.

—Pourquoi, reprit gravement Montéclain, chercherais-je pour l'aveu de cet amour des expressions qui ne vous le diraient qu'à moitié. Je vous aime, madame, non-seulement parce que vous êtes belle, et chaste, et grande, mais parce que vous m'avez fait comprendre la puissance de la bonté, le charme de l'innocence, la supériorité de la vertu; je vous aime, parce que vous êtes pour ce que vous valez, mais pour ce que vous valez avec fait valoir.

La tête de Julie battait à lui rompre la poitrine; sa tête inclinée rougissait sur son sein; elle aurait voulu pouvoir se cacher dans les bras de sa mère; sa position était intolérable, elle ne put prononcer une parole. Montéclain continua:

—Oui, madame, je vous aime et cela n'a rien de surprenant, je pense; mais ce qui l'est sans doute beaucoup, c'est que je vous demande votre amour.

—Mon amour! murmura Julie en se reclinant avec effroi au fond du siège qu'elle occupait....

—Oui, madame, reprit Montéclain d'une voix triste et émue, et c'est à vous seule que j'ai voulu le dire, c'est de vous seule que je veux une réponse. Veuillez me comprendre, madame; j'aurais pu, suivant l'usage, vous faire dire par vos amis le vœu de mon cœur, vous faire demander par les mêmes votre réponse. Ceux-là peut-être, vous connaissant mal, vous auraient parlé de mon nom, de mon rang, de ma fortune, et vous auriez pu croire que je les comptais pour quelque chose devant vous. Ceux-ci, trop prévenus en ma faveur, vous auraient dit que, dans ma vie, j'ai montré peut-être quelque courage, quelque générosité, et que, peut-être encore, j'ai le droit d'être ambitieux et de croire à l'avenir; d'autres encore, plus sévères ou plus justes, vous auraient raconté ma vie passée, ses écarts, ses folies, ses erreurs, et vous eussent détournée de mon amour. Aucun ne vous eût trompée, mais aucun ne vous eût dit la vérité. Moi seul je vous la dois, à vous seule qui devez l'entendre. Madame, jusqu'au jour où je vous ai rencontrée, je n'ai pas vécu. Ce que je vous dis là, madame, est vrai; je vous le jure devant ma mère qui me regarde: non, je n'ai pas vécu de mon cœur, de mon âme, de mon esprit véritables, car depuis que je vous connais, j'ai un autre esprit, une autre âme, un autre cœur. Ce n'est donc plus l'homme dont on peut vous dire beaucoup de mal et peu de bien qui vous parle, c'est celui que vous avez créé et qui vous apprenant, qu'adresse à vous et qui vous demande loyalement si vous voulez accepter son amour et son nom.

—Monsieur, fit Julie tremblante, mais je ne sais....

—Vous pouvez tout dire, madame; vous pouvez me répondre: que vous ne croyez pas à mon amour, ne que vous le d